

Jacques Ferron, écrivain : l'arrière-boutique

Jean R. Côté

Volume 20, numéro 2 (59), hiver 1995

Archéologie du littéraire au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201172ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201172ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, J. R. (1995). Jacques Ferron, écrivain : l'arrière-boutique. *Voix et Images*, 20(2), 424–437. <https://doi.org/10.7202/201172ar>

Résumé de l'article

Résumé

Cet article présente un texte inédit de Jacques Ferron, une dédicace à Jean Marcel écrite en janvier 1966, au moment où l'auteur de *La Nuit* manifeste sa volonté de produire une oeuvre littéraire importante et significative. La dédicace à Jean Marcel, qui fait ici l'objet d'un commentaire explicatif, constitue un témoignage révélateur sur cette ambition et sur la stratégie envisagée par Ferron pour l'accomplir, beaucoup plus concertée qu'on ne l'imagine communément.

Jacques Ferron, écrivain : l'arrière-boutique

Jean R. Côté, chercheur libre

Cet article présente un texte inédit de Jacques Ferron, une dédicace à Jean Marcel écrite en janvier 1966, au moment où l'auteur de La Nuit manifeste sa volonté de produire une œuvre littéraire importante et significative. La dédicace à Jean Marcel, qui fait ici l'objet d'un commentaire explicatif, constitue un témoignage révélateur sur cette ambition et sur la stratégie envisagée par Ferron pour l'accomplir, beaucoup plus concertée qu'on ne l'imagine communément.

Janvier 1966. Le vent souffle dru et hargneux. Jean Marcel se décide pourtant à se rendre à la poste ramasser un colis. Cela a la forme dont il a l'habitude et l'adresse est d'une écriture familière : un exemplaire de *Cazou ou le Prix de la virginité* que lui envoie Jacques Ferron. Dans les pages de garde, nombreuses aux Éditions d'Orphée, une dédicace autographe des plus singulières. Plus qu'une dédicace, une lettre qui révèle en quelques paragraphes l'engagement littéraire du docteur Ferron au mitan des années soixante, ses projets d'écriture, le sérieux de son entreprise. Inédit à ce jour, ce texte mérite, avant tout commentaire, d'être cité en entier :

1. *Le Don Juan Chrétien* sera joué le 22 janvier prochain par une petite troupe, je ne sais trop où. Comme on m'invitera à la 1^{ière}, je finirai par le savoir et vous l'apprendrai.

2. Jean Bode m'a laissé entendre qu'il me publierait en 66. Ce sera mon 1^{er} livre. Auparavant ce n'était que des plaquettes. Il comprendra *Le Don Juan chrétien*, *Les G. S.* et *Tante Élise*.

Théâtre II comprendra *Lella Mariem* (inédit) *L'Ogre* que je vais refaire de même que *Le Dodu*.

etc.

J'ai là un fonds de cinq ou six livres.

3. *Papa Boss* paraîtra à «Parti Pris» en mars. Mon contrat spécifie qu'il s'agit d'une édition unique. Plus tard, dans 7 ou 8 ans, *Papa Boss*, *La Nuit*, *Cotnoir* formeront un seul livre. *La Barbe de François Hertel* sera reprise aussi, après correction, je ne sais pas quand ni dans quel livre.

4. Au sujet de mes petits papiers épars, ils sont bien où ils sont. On écrit pour se survivre: un écrivain doit se préparer du posthume. D'ailleurs tout ce que j'ai écrit sur la politique et l'histoire s'accroche à la conjoncture présente; je préfère laisser évoluer celle-ci et me juger plus tard avec le recul voulu. Les petits papiers vont avec ma correspondance et mon journal.

4. [*sic*] Je voudrais que vous compreniez que ma carrière d'écrivain devient concertée et qu'après avoir été longtemps un amateur je me prépare à devenir professionnel. J'ai devant moi du travail pour une vingtaine d'années. Une seule chose m'inquiète: dans la main gauche comme dans la main droite, ma ligne de vie m'en accorde 4 ou 5.

5. *Papa Boss*, c'est la fin des petits romans à cent pages. Le prochain en aura au moins 300: il s'intitulera *Le Salut de l'Irlande*.

6. Vous m'inquiétez un peu. a) Mon graphologue avait l'allure bénédictine mais n'était pas Bénédictin. b) Les religieuses dont je vous ai parlé au sujet de ma mère ne sont pas contemporaines.

7. Le nationalisme de l'abbé Groulx aboutissait à une impasse. Ses symboles patriotiques étaient inefficaces... La guerre que je lui ai faite était purement tactique. On peut vénérer un homme et lui faire la guerre. Je lui reproche a) son mépris de l'Amérindien. b) la substitution de Dollard à Chénier comme héros national. c) le mariage Dieu-patrie qui du point de vue religieux est une sorte d'hérésie.

8. L'Institut Feller, la domination protestante ont grande importance si l'on accepte mon hypothèse, à savoir que notre catholicisme a tous les caractères de la Contre-Réforme française que j'admire beaucoup: la grande littérature française en sort. Les deux hommes religieux que j'admire le plus sont, en France Charles de Condren, ici l'abbé J.B.A. Ferland.

Mes amitiés

711/66

Jacques Ferron¹

«On écrit pour se survivre: un écrivain doit se préparer du posthume.» Nous voilà par ce legs autorisés à scruter le texte, à faire revivre pour un moment l'auteur devant nos yeux et le resituer dans le paysage littéraire de son époque.

1. Jacques Ferron, Pages de garde, *Cazou ou le Prix de la virginité*, Montréal, Éditions d'Orphée, 1963, copie reliée. Fonds Jacques Ferron, Archives Jean Marcel.

Il s'agit vraisemblablement d'une réponse à une lettre du critique et ami Jean Marcel². L'expression en est concise, elliptique, tranchante. Elle s'ordonne selon la numérotation des paragraphes, chacun venant répondre, on le devine, à une des questions du correspondant. C'est un homme pressé qui écrit, un homme dans la fleur de l'âge (Ferron a alors 45 ans), conciliant maturité et énergie. Une graphie expéditive et quelques lapsus (la répétition du numéro 4) en font foi. Il sait ce qu'il veut faire et sait comment l'entreprendre. Hormis les trois derniers paragraphes, révélateurs de l'opinion de Ferron à l'égard du catholicisme et des hommes religieux, on ne peut trouver document plus probant de l'engagement artistique de Ferron dans le contexte de la Révolution tranquille. Quant aux derniers énoncés, ils ne sont pas sans comporter des indices sur ce qui fonde et structure la fiction ferronienne.

Quelles sont les implications littéraires qui s'en dégagent? D'abord, que Ferron conçoit à cette époque le dessein bien arrêté d'entrer de plain-pied dans la carrière d'écrivain. Ensuite, que cette carrière évoluera dans trois grands genres: dramaturgie, roman et littérature intime («petits papiers épars», correspondance et journal). Enfin, que le docteur Ferron, sans délaisser sa pratique médicale, est un créateur bien branché sur le Montréal intellectuel de l'époque. Il serait plutôt, malgré un apparent nonchaloir d'«amateur», bien au courant de ce qu'il faut faire et de qui il faut connaître pour être publié. Habitué des lancements, des premières et des vernissages, il est au fait, sociologiquement parlant, des rouages du champ littéraire et de l'institution du livre.

Le texte semble clair. Pourtant, derrière chaque mot, entre chaque ligne, transparait un étrange univers qui s'agite, à la fois métacréation-

-
2. Cette lettre serait une des premières d'une correspondance suivie pendant près de vingt ans entre Jacques Ferron et Jean Marcel. Elle semble malheureusement ne pas avoir été conservée. Deux autres, retrouvées dans les Archives Ferron, respectivement datées du 19 décembre 1965 et du 25 janvier 1966, laissent entendre qu'elle était intercalée entre elles. Dans l'une, Jean Marcel parle d'entreprendre une bibliographie de Ferron. Le jeune critique s'y présentant («J'ai vingt-quatre ans et presque autant d'illusions»), il y a tout lieu de croire qu'elle est la toute première qu'il lui envoie. Il n'y est question ni de projets d'édition et d'écriture ni de personnages historiques. L'autre par contre est vraisemblablement une réponse à la «dédicace» de Ferron. «J'apprends par le journal, écrit Jean Marcel, que la première de votre *Don Juan* sera donnée samedi prochain à Verdun. J'y serai, soyez-en sûr, et me plairai à faire votre connaissance. Je vous remercie de votre dernier envoi. Je n'avais pas *Cazou* sous une aussi belle reliure! Heureux de ce que vous me dites de réédition, et j'imagine que le *sahut* de l'Irlande, c'est le Québec. André [Major] m'informe que ce roman paraîtra épisodiquement dans *L'Information médic.* [sic].» Il nous reste donc à supposer les questions de Jean Marcel à la lumière des réponses de Jacques Ferron.

nel et institutionnel: transparait d'une part la conception générale de l'œuvre par l'auteur lui-même; de l'autre, le mode de sa diffusion. C'est pour donner une perspective nouvelle à cette époque importante pour l'auteur et pour la littérature québécoise que nous nous attardons dans l'arrière-boutique de celui qui désirait, inconsciemment ou secrètement, avoir pignon sur rue. Mais tentons surtout de découvrir, avec le recul: 1) si les projets de Ferron ont été menés à terme; 2) comment ils se sont réalisés; 3) quel impact cette planification « concertée » a pu avoir sur la genèse de son œuvre. Reprenons à cet effet un à un les articles du plan de travail que l'apprenti-professionnel, au début de 1966, préparait. Pour un maximum de clarté, le lecteur est invité avant chaque commentaire à retourner au paragraphe de la lettre qui le suscite.

Paragraphe 1

Version remaniée du *Cheval de Don Juan*, d'abord publié aux éditions d'Orphée en 1957, *Le Don Juan chrétien* fut présenté en première non pas le 22, mais le 25 janvier 1966, et paraîtra sous ce titre chez Déom en 1968³. Jean Marcel et Jacques Ferron assistèrent ensemble à la représentation.

Paragraphe 2

Jean Bode était alors rédacteur à la librairie Déom. Lui et Ferron avaient projeté de publier un tome de ses premières pièces. « Ce sera mon premier livre », écrit Ferron, entendant un premier livre d'importance, car il avait déjà plusieurs « plaquettes » à son crédit (voir les premières publications aux Éditions d'Orphée d'André Goulet et aux Cahiers de la file indienne de Gilles Hénault). Premier livre d'importance aussi bien par le volume que par la confirmation d'une œuvre qui veut déjà s'imposer comme une totalité. En réalité, cette publication prévue de son théâtre ne se concrétisera qu'en 1968, plus précisément en décembre⁴, après le remaniement des *Grands Soleils* et sa présentation au TNM sous la direction d'Albert Millaire du 25 avril au 26 mai. Quant au *Théâtre II*, à la différence du projet de Ferron, il ne comprendra ni *Lella Mariem* ni *L'Ogre*. Publié chez Déom toujours,

-
3. La « petite troupe » et la représentation ne sont répertoriées ni dans l'édition Déom ni dans aucun autre document consulté.
 4. Jacques Ferron, *Théâtre 1: Les Grands Soleils, Tante Élise, Le Don Juan chrétien*, Montréal, Librairie Déom, 1968. Et non en 1969 ainsi que l'indique la bibliographie établie par Diane Potvin dans *Études françaises*, vol. XII, nos 3-4, 1976, p. 355.

en 1975, ce deuxième tome réunira en plus du *Dodu*, *La Tête du roi*, *La Mort de monsieur Borduas*, *Le Permis de dramaturge*, *L'Impromptu des deux chiens*. Ce projet de diffusion et de toaison de sa dramaturgie reflète à lui seul une certaine ambition chez Ferron. Un théâtre devenu livresque, qui veut s'affirmer au-delà de la seule représentation en salle, est un théâtre qui s'institutionnalise, qui reçoit une double consécration. Dans cette foulée exaltante, le « fonds de cinq ou six livres » dont parle Ferron doit nécessairement comprendre, en plus de ses pièces de théâtre, son œuvre narrative, ses contes et ses romans, ce qui fait l'objet du paragraphe suivant.

Paragraphe 3

À l'époque, Ferron collaborait déjà à la revue *Parti pris* (il signa une douzaine d'articles depuis le premier numéro en octobre 1963) et aux *éditions Parti pris*, avec la publication de *La Nuit* en 1965. Il est donc naturel qu'il continue d'y publier. Mais pourquoi Ferron insiste-t-il sur cette « édition unique » spécifiée dans son contrat? Un écrivain s'engage le plus souvent chez un éditeur avec lequel il fait équipe. Mais Ferron apparemment ne veut pas se savoir lié à un éditeur plus qu'à un autre. Il publie déjà chez André Goulet et prépare la publication de son théâtre à la librairie Déom⁵. Avec les Cahiers de la File indienne, cela fait quatre éditeurs chez qui Ferron publie ses textes.

C'est que l'écrivain voit loin. « Dans 7 ou 8 ans », il compte publier, en plus substantiel, ses trois « plaquettes » : *Papa Boss*, *La Nuit* et *Cotnoir* dans un même livre. L'énoncé « formeront un seul livre » laisse toutefois entrevoir deux scénarios. Envisageait-il de refondre les trois livres en un seul long roman? Ou de seulement les republier tels quels en un seul tome, sous une seule reliure? Les liens thématiques et chronotopiques, ainsi que quelques personnages communs, rendent plausible une refonte sous un seul titre. Ferron se sent en maîtrise de son art et songe définitivement à des textes plus volumineux, à sortir des limites (au sens de masse textuelle) du conte, à explorer l'envergure, la complexité et la structure du roman. Ne vient-il pas l'année précédente de faire une expérience concluante avec *La Nuit*, texte court, mais à la structure indéniablement romanesque⁶?

5. Fondée en 1896 par Cornélius Déom, la maison opérera jusqu'en 1982 alors que les éditions de l'Hexagone prendront la relève de ses engagements. Source: Répertoire des fonds, Bibliothèque nationale, rue Sherbrooke, Montréal.

6. Consistent de sa valeur littéraire, Ferron dans une autre lettre autographe, semblablement écrite à Jean Marcel vers la même époque dans les pages de garde d'une copie de *Papa Boss*, affirme non sans quelque bravade: « J'ai lu le roman d'Hubert

La Barbe de François Hertel, dont parle Ferron un peu plus loin, paraîtra pour sa part aux Éditions du jour en 1970, accompagnant une réédition de *Cotnoir*. On voit tout de suite cependant comment ses projets ont du mal à se concrétiser tels qu'il les conçoit. Les trois «longs contes» ne seront jamais publiés ensemble (ou refondus), et l'un d'eux le sera avec un autre récit. Peut-être qu'après une réflexion sérieuse sur son avenir d'écrivain y a-t-il eu de sa part négligence quant à sa réalisation, faisant confiance, parfois à tort sans doute, mais par souci d'efficacité, à la bonne volonté des éditeurs à qui il confiait ses manuscrits? Cela dit sans préjugés envers ces hommes et ces femmes du métier qui au demeurant, dans la foulée des années cinquante, devaient non seulement œuvrer à la conception d'une littérature véritablement québécoise, c'est-à-dire nourrie à même la réalité du pays, pays lui aussi à construire, mais avaient en plus à en assurer la diffusion dans un marché concurrentiel déjà acquis à l'édition cléricale ou étrangère, française en particulier. Nous sommes ici, ne l'oublions pas, dans le monde d'avant les consortiums de maisons d'éditions, et d'avant les logiciels informatisés, époque où le bénévolat tenait très souvent lieu de ressources humaines, l'amour de l'art de rémunération, et les méthodes artisanales de technologie.

Paragraphe 4

Ferron voyait assurément plus loin. Il pensait posthume. Et nous voilà confrontés au problème de ses écrits intimes. Il ne veut pas publier de son vivant, semble-t-il, ses «petits papiers épars». De quoi s'agit-il au juste? De ses courts articles parus ici et là dans divers journaux et revues? Ou bien d'autres textes traînant dans ses fonds de tiroirs? L'expression «tout ce que j'ai écrit sur la politique» peut laisser entendre qu'il s'agit effectivement de ces courts articles-là. Mais puisqu'il «préfère laisser évoluer [la conjoncture présente]» et prendre un certain recul, on peut croire à d'autres textes encore inédits en 1966 et que l'auteur veut laisser mûrir avant de les publier. L'ont-ils été depuis, remaniés peut-être parmi les articles que l'on a colligés en 1975 dans les deux tomes des *Escarmouches*, ou dans ses *Lettres aux journaux* compilées et republiées en 1985? Ou bien en resterait-il encore d'inédits? La dernière phrase, comme une clause testamentaire, est pourtant on ne peut plus spécifique: ces «petits papiers» sont distincts des articles déjà publiés et tomberaient selon l'auteur dans la

Aquin [vraisemblablement *Prochain Épisode*]: c'est la queue d'une comète dont la tête serait *La Nuit*, cela dit entre nous et en toute modestie.» Fonds Jacques Ferron, Archives Jean Marcel, lettre du 10 avril 1966.

catégorie du genre intime avec sa correspondance et son journal⁷. Or, à ce jour, très peu de ces textes de Ferron ont été publiés, si ce n'est quelques lettres à Julien Bigras (*Le Désarroi*⁸) et celles à John Grube (*Une amitié bien particulière*⁹), bien que l'on sache qu'il a abondamment écrit à diverses personnalités et amis. Et encore rien n'est paru de son journal. Le Ferron intime nous réserverait-il encore des surprises?

Paragraphe 4 (bis)

Cette dédicace constitue un moment de sérieuse réflexion, exprimée avec une franchise rarement égalée dans les écrits de Ferron lorsqu'il parle de lui-même et de sa (ses) carrière(s). La modestie qu'il a montrée ailleurs dans des entrevues et des documentaires contraste avec la hardiesse de son propos¹⁰. Il demeure toutefois humble; c'est encore en amateur qu'il parle. Ce qu'il a produit avant janvier 1966 n'était pourtant pas à négliger. Mais l'ambition de devenir écrivain professionnel le hante sournoisement; il voudrait produire, et surtout publier beaucoup plus qu'il le fait. Cela représentait tout de même une décision majeure. On pourra toujours arguer que dans le Québec de l'époque, il suffisait de publier un livre pour être sacré écrivain. Mais Ferron prévoyait accomplir davantage. Il admire ceux qui se donnent entièrement à la littérature. Il sait que dans ces années-là les sacrifices étaient grands pour ceux et celles qui s'engageaient dans la carrière. Et ils étaient peu nombreux parmi ses aînés à avoir adhéré à cette forme d'engagement. Avec quelque regret, il avouera plusieurs années plus tard que son engagement envers la littérature aura été trop mitigé:

Je ne savais pas que c'était mon maître, mais il y avait un homme que j'observais beaucoup à l'époque [du collège Brébeuf en 1939], Pierre Baillargeon qui, lui, à décidé de faire carrière littéraire alors que pour moi ce choix était impossible. Mon père n'aurait pas compris. Et puis il

7. Dans une récente entrevue, madame Ferron a confirmé qu'il s'agit bel et bien de multiples petits textes dont le classement et la publication, bien que possibles, s'avéreraient problématiques.
8. Jacques Ferron et Julien Bigras, *Le Désarroi*, Montréal, VLB éditeur, 1988.
9. Jacques Ferron et John Grube, *Une amitié bien particulière*, Montréal, Boréal, 1990.
10. La difficulté d'écrire et de s'accomplir en tant qu'écrivain est un thème récurrent chez Ferron: «Par malheur je suis victime d'un emportement fâcheux; je fais trop vite et ne parviens jamais à écrire correctement. Quand je me relis, je reçois mes fautes sur la tête et malgré ces pavés qui me lapident je n'arrive jamais d'un livre à l'autre à me donner satisfaction» (*Du fond de mon arrière-cuisine*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, p. 238).

fallait que je gagne ma vie. Mais lui, il s'est lancé dans la littérature et, finalement, il n'a pas eu la liberté d'écrire ce qu'il voulait et il est mort assez tristement. Toupin et Baillargeon avaient pour modèle Berthelot Brunet, un notaire qui me fascinait. Ils ont eu de l'importance pour moi parce qu'ils avaient décidé de vivre des lettres même en quémandant, alors que moi je ne l'avais pas fait.

Qu'en eût-il été s'il l'avait fait? Encore faudrait-il saisir ce que Ferron entendait par «professionnel». Ce qu'il en raconte à Jean Marcel jusqu'à maintenant laisse entendre que la «concertation» serait plutôt du côté de l'édition, sous forme de stratégies de publication, plus que d'orientations sur le plan esthétique. L'écrivain semble ici surtout préoccupé d'établir un calendrier de travail pour les vingt prochaines années. Cette planification est-elle suffisante pour en faire un professionnel? Peut-être pas. Mais quoi qu'il en soit, ce qui en fait un écrivain engagé dans son art, c'est certainement l'angoisse à la pensée du peu de temps qu'il lui reste pour réaliser son rêve. Croyait-il vraiment à la chiromancie? Que ses lignes de vie ne lui accordassent que quatre ou cinq ans, cela n'était-il pas une figure de style, une façon d'exprimer l'énormité de la tâche qui l'attendait, à laquelle il se sentait appelé, plutôt que la brièveté du temps qu'il avait pour la réaliser? L'avenir, on le sait, a donné tort à sa ligne de vie. A-t-il donné raison à son entreprise?

Paragraphe 5

L'énoncé le plus significatif en regard de l'orientation esthétique et de l'ampleur de son œuvre est sans doute celui-ci. Ferron entend délaissier «les petits romans à cent pages» pour s'attaquer à des textes de 300 pages et à des sujets plus complexes, comme les Irlandais, leur enquébécoisement, leur salut. *Papa Boss* pour sa part, récemment rédigé, est sur le point de paraître¹².

La décision de Ferron, enfin ce qu'on peut en deviner entre les lignes, allait être également un tournant important pour la littérature québécoise. Ce qu'il se proposait ressemble étrangement à ce que Gilles Marcotte regrette, dans quelques-uns de ses articles, de ne pas voir arriver au Québec, c'est-à-dire un ouvrage romanesque vraiment réaliste, à la manière du XIX^e siècle, une œuvre totalisante qui aurait dit par sa substance et son envergure, l'essence et la complexité de la société québécoise. Ferron n'envisageait-il pas, par ce projet d'écriture, de devenir

11. Jacques Pelletier et Pierre L'Hérault, «L'écrivain est un cénobite: entrevue avec Jacques Ferron», *Voix et Images*, vol. VIII, n^o 3, printemps 1983, p. 403-404.

12. Le petit roman (142 pages et non pas 100 comme le dit Ferron) paraîtra aux éditions Parti pris, dans la collection «Paroles» en mars 1966.

une figure artistique importante de sa génération? Le nombre des pages d'un livre, pour qui conserve une idée romantique de la chose littéraire, peut sembler sans doute basement matériel, vulgaire. Il n'en demeure pas moins que la plupart des écrivains sont loin d'en négliger les implications. Kundera, Simenon, Joyce, Dostoïevski en ont même pris prétexte pour organiser et structurer leurs ouvrages, voire pour y attacher un prix et pouvoir simplement en vivre¹³. Hormis ce que les créateurs eux-mêmes en pensent, on ne peut que constater, d'un point de vue strictement esthétique, et de cela Ferron était conscient, une différence de registre et de complexité entre un court et un long roman, cela dit sans préjugé envers l'un ou l'autre. On trouve de fort bons et intenses récits brefs; comme on trouve des longs romans mauvais, redondants ou ampoulés. Le livre de 300 pages projeté est-il venu donner le ton à cette maturité romanesque tant attendue par Marcotte? Mais ce volumineux *Salut de l'Irlande* s'est-il seulement réalisé? Pas tout à fait.

En réalité, Ferron songeait à cette entreprise depuis assez longtemps. Le 6 juin 1965, sept mois donc avant la missive-dédicace à Jean Marcel, il avait écrit à Gérard Godin :

J'ai commencé le roman d'un petit Irlandais dont le père, Thomas Wenceslas Haffigan, impressionné par l'embouteillage survenu à la suite des pétards de Westmount, décide qu'il sera effelquois pour assurer la sécurité de la famille Haffigan de tout côté, d'autres fils Haffigan étant déjà dans une ou l'autre de nos trois polices. C'est le petit Irlandais qui raconte ses aventures¹⁴.

Dans les semaines qui ont précédé ou qui ont suivi la singulière dédicace à Jean Marcel, Ferron entreprit l'écriture d'un feuilleton. Un mois plus tard, le 15 février, paraissait dans la revue *L'Information médicale et paramédicale (IMP)* le premier d'une série de 28 épisodes de longueurs et de thèmes variés, sous le titre *Le Salut de l'Irlande*. Ce feuilleton, certes amusant et plein de verve, mais un peu décousu et hétérogène, était-ce ce que Ferron avait en tête? À vrai dire, l'auteur s'est vu empêché de réaliser son projet romanesque. La polygraphie ferronienne, avec ses collaborations aux périodiques, ses lettres aux journaux, entraîne avec elle, il faut le reconnaître, une certaine dispersion, cette dispersion-là même qui a provoqué la réflexion sur sa carrière qu'il communique à Jean Marcel. Ce temps d'arrêt lui

13. Voir le témoignage de Kundera dans *L'Art du roman* (Paris, Gallimard, 1986) sur sa manière d'établir la structure et les rythmes de ses romans, fondée sur la répartition en chapitres et sur le nombre de pages.

14. Texte autographe inséré dans *Les Confitures de coings et autres textes*, Montréal, Parti pris, 1977, p. 174-175.

permettait de faire le point et de jeter sur son œuvre en pleine maturation un regard d'ensemble que ses écritures expédiées tous azimuts (sur la politique, l'histoire, la médecine, ses contes, etc., enfin tout ce que le polygraphe pouvait produire) l'empêchaient d'avoir. Le romancier ressentait un besoin d'ordre et d'organisation. Lorsqu'un projet ne fonctionnait pas comme prévu, c'est souvent cette dispersion qu'il invoquait. N'écrira-t-il pas, quatorze mois plus tard, dans le dernier épisode de son feuilleton : « J'avais eu le dessein d'un roman alerte, troussé en quelques chapitres [...]. Je dois avouer que mon roman n'a pas rencontré mon dessein [...]. Chacun sait qu'en zigzaguant [*sic*] on ne va pas droit au but¹⁵. » En somme, le fait d'être polygraphe, d'éparpiller ici et là ces « petits papiers », de les prodiguer dans presque tous les périodiques du pays, a empêché Ferron de se réaliser pleinement en tant que romancier, du moins de se consacrer entièrement aux projets romanesques importants qu'il envisageait¹⁶.

Nous soulèvens ici bien des hypothèses. Mais la lettre autographe est là qui les soulève pour nous, révélant la nécessité que l'écrivain ressentait de planifier sa production romanesque. Et les textes que Ferron a écrits par la suite ne viennent certainement pas les contredire. Dans les six années qui suivront, de 1966 à 1972, l'auteur publiera en effet le corps de son œuvre romanesque, c'est-à-dire ses neuf romans les plus importants. Ce net engouement pour le genre témoigne de la volonté de l'auteur de s'en tenir le plus près possible au plan de carrière qu'il s'est fixé. Quant au *Salut de l'Irlande*, Ferron récupérera le feuilleton en le réécrivant pendant la crise d'Octobre 1970, pour en faire un roman structuré en un seul volume. À elle seule, cette réécriture vient confirmer qu'en dépit des « zigzagements », les lignes de force de son œuvre, tracées en ce janvier de 1966, furent des balises sur lesquelles il s'est par la suite orienté. Et si la réécriture du *Salut de l'Irlande* n'a pas donné le gros roman de 300 pages envisagé, c'est qu'encore une fois Ferron s'est vu obligé d'user d'expédients narratifs, pressé qu'il était par l'effervescence de la réalité¹⁷, celle des événements de la crise bien sûr à laquelle il était personnellement mêlé, mais aussi celle des contraintes de la machine

15. « Fin : bilan provisoire », *L'Information médicale et paramédicale*, vol. XIX, n° 10, 4 avril 1967, p. 29.

16. Presque 20 ans plus tard, il avouera : « J'ai toujours fait mes livres en toute liberté, sans trop de difficultés. Je devais d'ailleurs écrire très vite car je n'avais guère le temps. Évidemment un grand écrivain ne peut pas écrire comme ça. Quand il entre dans son œuvre, il ne doit pas en sortir : il faut du temps c'est comme ça. Juste des incursions de quelques semaines, ce n'est pas suffisant pour qu'une œuvre mûrisse » (Jacques Pelletier et Pierre L'Hérault, *loc. cit.*, p. 405).

17. Cette réécriture donna l'édition du Jour de 1970, comprenant 222 pages.

éditoriale que la crise exacerbait également. Il fallait faire vite, avec des moyens réduits, et dans la quasi-clandestinité¹⁸. Pour ce qui est de la rédaction elle-même, quelques remarques sont ici indispensables pour saisir sa signification en regard des entreprises romanesques de Ferron.

Il nous est impossible de vérifier et d'affirmer de façon absolue si Ferron avait déjà en tête, au moment de l'écriture des épisodes du feuilleton en janvier et février 1966, le projet de les réécrire ultérieurement en un récit organisé. Le projet de réécriture semble être survenu plus tard, par accident, accident qu'a constitué la crise d'Octobre. Car bien qu'on sache maintenant que l'auteur s'est adonné à la réécriture de plusieurs de ses textes, la chose ne lui était pas encore arrivée à l'époque de la rédaction du feuilleton du *Salut de l'Irlande*, hormis la reprise dans *La Nuit* de quelques textes déjà parus, telle la série des «Souvenirs de sanatorium I, II et III¹⁹». Et *La Charrette*, roman composé à partir d'historiettes et de contes (*Le Pont*, *La Rue du Québec libre*, etc.) d'abord publiés à l'*IMP*, ne paraîtra qu'en 1968. Quant à la systématisation consciente du processus, les réflexions de Ferron, à l'effet que ces textes à l'*IMP* n'étaient que des brouillons qu'il devait réécrire, sont survenues *a posteriori*²⁰. Il n'aura donc pas encore dans ce projet «rencontré son dessein».

Ce ne sera pas avec *Le Salut de l'Irlande*, mais avec *Le Ciel de Québec* que Ferron entreprendra son long roman de 300 pages. Au sujet de la conception du *Ciel de Québec*, il raconte dans une entrevue : «Je me suis retrouvé dans mon petit cabinet. J'avais des loisirs. Jacques Hébert m'avait dit : «À Francfort, nous avons l'air fou nous ne présentons que des galettes.» Alors j'ai voulu faire un gros livre²¹.» Il évite bien d'avouer que c'est un projet qu'il mijote en réalité depuis longtemps, et qui n'a guère à voir avec les propos de Hébert, anecdotiques, mais sans portée véritablement esthétique sur son œuvre. L'auteur aurait sans doute été plus honnête en disant tout simplement que la suggestion de l'éditeur tombait à point nommé puisqu'il avait déjà en tête ce long roman.

18. Dans une lettre datée du 27 octobre 1970, il écrit : «La semaine dernière, j'ai refait *Le Salut de l'Irlande* qui paraîtra au début de décembre.» Ce qui situe la réécriture en plein cœur du grand bouleversement. Fonds Jacques Ferron, Archives Jean Marcel.

19. Dans *L'Information médicale et paramédicale*, vol. III, n° 4, 2 janvier, n° 6, 6 février, et n° 7, 20 février 1951.

20. «Tout n'est pas d'écrire, cher Julien Bigras, il faut encore être publié. Je dois beaucoup à *L'Information médicale et paramédicale* où sous la rubrique des «Historiettes» je me préparais à mes livres» (Jacques Ferron et Julien Bigras, lettre du 5 février 1982, p. 88).

21. Jacques Pelletier et Pierre L'Hérault, *loc. cit.*, p. 404.

Paragraphe 6

Ferron, dans les derniers paragraphes, répond vraisemblablement à une série de questions que lui aurait faites son correspondant. Ces questions nous seraient certes utiles si nous voulions saisir l'impact réel des allusions de l'écrivain à un certain faux «Bénédictin» et à des religieuses non contemporaines de sa mère. Mais leurs noms nous importent moins que ce qu'ils représentent, c'est-à-dire ce qui a constitué un des fondements de l'œuvre ferronienne : la part qu'a joué le clergé dans l'histoire. Il n'est en effet qu'à relire les deux paragraphes qui suivent pour voir transparaître l'historicité et l'éthique qui ont étayé depuis ces années d'illumination toute l'esthétique de Ferron.

Paragraphe 7

Ainsi, Ferron reconnaît l'emprise du clergé dans la société québécoise et le rôle que l'historiographie de Lionel Groulx a pu y jouer. Mais ce n'est pas sans faire une critique acerbe qui depuis les années de la Révolution tranquille n'a cessé d'animer ses écrits polémiques (*Historiettes* et articles) et de structurer plusieurs de ses textes de fiction. Ferron ne saurait être plus explicite à l'égard du nationalisme réactionnaire de l'abbé Groulx, son maître en histoire qu'il vénère mais condamne. Il lui reproche «son mépris pour l'Amérindien» et la «substitution de Dollard à Chénier comme héros national», critiques qui reviennent à maintes reprises dans ses *Historiettes* et son recueil *Du fond de mon arrière-cuisine*. Mais plus fondamentalement encore, il semble l'accuser de n'avoir pas désavoué la mise en place du catholicisme comme religion d'état. Il lui reproche donc non seulement d'avoir biaisé le cours de l'histoire par une interprétation étroite et opportuniste des événements, mais aussi son cléricalisme assoiffé de pouvoir. Curieux retournement : c'est le disciple iconoclaste qui fustige le maître et l'accuse d'hérésie. N'est-ce pas là ce qui fut le point de départ de la ligne du néo-nationalisme indépendantiste laïque des années soixante? Tout est là exprimé en trois énoncés laconiques. Ferron toutefois admet son admiration. «On peut vénérer un homme et lui faire la guerre», la vénération étant même très souvent la condition première à la déclencher. Mais aurions-nous mal compris le sens de la critique ferronienne envers le clergé? En réalité, Ferron a vénéré ce qui à ses yeux fut vénérable et son œuvre ne ment guère. À la dérision qu'il réserve aux prélats (*Le Ciel de Québec*, *Le Saint-Élias*), il compensera par un respect pour le bas-clergé. Les curés de son œuvre, Tourigny, Godfrey, Rondeau, et les frères Ignorantins (que l'on songe à son hommage à Marie-Victorin dans *Le Salut de l'Irlande*) sont

près du peuple parce que, fils du peuple, leur sagesse est fondée sur une vision métonymique et horizontale des réalités de la vie, vision qui concorde avec celle offerte par son œuvre de fiction.

Paragraphe 8

S'étonnera-t-on que Ferron admire la Contre-Réforme? Mais non voyons! puisqu'elle a donné fruit à la grande littérature française. Cela est dit dans un style elliptique que l'on croirait tracé par la plume de Crébillon. Ce court-circuitage du religieux et de l'esthétique n'est explosif qu'en apparence et sardonique qu'au littéral. Entre les deux pôles se glissent comme truchement la politique de la domination protestante et l'éthique catholique qui fut impartie à la société canadienne-française naissante. Par «Institut Feller», Ferron fait sans aucun doute référence à la Grande Ligne Mission fondée par la protestante Henrietta Feller pour la promotion et l'avancement du protestantisme au Canada français un peu avant la Rébellion de 1837²².

Le clergé ne laissait certes pas Ferron indifférent. Alors que son admiration pour Charles de Condren (oratorien français, né à Vaubuin, près de Soissons, en 1588 et mort à Paris en 1641) reste quelque peu déconcertante, celle envers l'abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland, s'explique encore moins de par sa filiation historiciste à l'abbé Lionel Groulx. Historien du milieu du XIX^e siècle, Ferland avec son *Cours d'histoire du Canada* (Québec, Augustin Côté éditeur, tome I, 1861, et tome II, 1865) et ses *Observations sur un ouvrage intitulé «Histoire du Canada, etc.» par l'abbé Brasseur de Bourbourg* (*Le Journal de Québec*, 1953) s'était fait un des défenseurs nationalistes du clergé au Canada français. Ferland, avant Groulx, avait contribué à faire de Dollard des Ormeaux un héros national²³.

22. «Given entrenched Catholic-Protestant hostilities, it is little wonder that Protestant missionary efforts in Quebec bore little fruit or that Catholic attempts to spread their faith among English-speaking residents in Quebec's eastern townships and Montreal's business community had little effect. A redoubtable immigrant from Switzerland, Madame Henrietta Feller, established the Grande Ligne Mission as a pioneering Protestant effort in 1836, and she was later joined by organized efforts of the main Protestant denominations. But the efforts of such groups were usually met with icy hostility and sometimes with violent resistance» (Mark A. Noll, *A History of Christianity in the United States and Canada*, Grand Rapids, Michigan, William B. Eerdmans Publishing Company, 1992, p.258.

23. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome 1, 1980, p. 169 et suivantes. Aussi le révérend frère Fernando, *L'Abbé J. B. A. Ferland: œuvre historique et littéraire*, thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1953.

Conclusion

L'exercice qui précède a consisté à remplir les espaces blancs d'une lettre de Ferron, à lire entre ses lignes. Il nous a fait pénétrer dans la boutique de l'écrivain par la porte arrière. Cette intrusion n'aura été ni irrévérencieuse ni vaine si elle nous a permis d'entrevoir qu'une certaine ambition de l'auteur fut peut-être plus déterminante que l'on aurait tendance à le croire pour la réalisation esthétique de son œuvre. Mais de quelle sorte d'ambition exactement s'agit-il? Quelques mois après cette lettre, Ferron fera dire à l'un de ses personnages: «La signature, quelle dérision²⁴!» Pourtant, le 10 avril 1966, il écrira dans une autre curieuse dédicace à Jean Marcel dans une page de garde d'un exemplaire de *Papa Boss*: «Tout n'est pas d'avoir une œuvre, il faut faire la bouche aux critiques. Si vous voyez [Jean-Louis] Major, dites-lui mon amitié. Jacques Ferron.» Y aurait-il deux Jacques Ferron? Le décontracté dans ses écrits publics et l'intéressé dans ses écrits intimes? La question reste difficile à trancher. Comme quoi les mesures de l'engagement esthétique sont difficiles à prendre sur un auteur dont l'une des ambitions cachées fut peut-être de nous dérouter en signalant sans cesse de fausses pistes à nos petites enquêtes scolaires.

24. Le frère Thadéus à Connie dans l'épisode «Dieu» du feuilleton *Le Salut de l'Irlande, L'Information médicale et paramédicale*, vol. XVIII, n° 17, 19 juillet 1966, p. 16.